

parfois de la jeune intelligence que M. Gibbs avait mission de cultiver. (1)

On sait avec quel succès la Reine et le Prince son époux se sont livrés à la culture des arts. Ils n'est par conséquent pas étonnant qu'ils aient désiré que le talent qu'ils possédaient eux-mêmes leurs enfants le possédassent à leur tour ; mais ce qui est de nature à surprendre, c'est de voir jusqu'à quel point ce désir s'est réalisé. Le Prince de Galles a appris à dessiner et à se servir utilement du crayon de l'artiste. Ses promenades et ses voyages lui ont permis, en maintes circonstances, de donner des preuves de son savoir-faire.

On résolut d'abord de le faire voyager dans cette partie de l'Angleterre qui comprend les comtés de Cumberland et de Westmoreland. Outre le plaisir qu'il eût d'entendre, sur les expéditions aux terres arctiques, les récits du Dr. Armstrong, gentilhomme qui formait partie de sa suite et qui, en qualité de chirurgien et de naturaliste, avait accompagné ceux qui étaient allés à la recherche de Sir John Franklin, cette excursion fournit au jeune Prince une heureuse occasion de compléter ses études géologiques. Il descendit dans les mines, gravit les montagnes, fit ample collection d'échantillons de métaux, croqua des paysages, inséra dans son carnet de voyage le compte-rendu de ses pérégrinations journalières ou décrit dans des lettres à sa famille tout ce qui lui semblait digne d'être raconté, entremêlant ses narrations d'appréciations que lui suggéraient les mœurs des habitants de ces comtés.

Le Prince de Galles fit son second voyage à l'étranger. Il parcourut les parties les plus intéressantes de l'Allemagne, de la France et de la Suisse. Ce voyage lui profita plus que le précédent. A son retour, on lui assigna, pour y compléter son éducation, la Maison Blanche (*White Lodge*) dans le parc Richmond, site admirable et répondant en tout point au but que l'on se proposait en l'y installant. Des princes de Galles, ses devanciers, s'y étaient tour à tour, comme lui, livrés aux travaux de l'étude et aux innocentes récréations du jeune âge. C'est dans cette charmante retraite qu'on lui fit suivre avec plus de système encore qu'auparavant un cours d'instruction mêlé de promenades en bateau sur la Tamise, de courses à cheval dans le parc, et parfois de parties de crosse (*cricket*). Ces récréations et l'air pur pour lequel cet endroit est renommé contribuèrent à fortifier la santé du Prince.

Après avoir savouré à loisir les douceurs de cette retraite, le Prince entreprit un troisième voyage qui eut pour lui de nouveaux attraits. Monté sur le yacht royal, il cotoya l'Irlande, visitant les endroits de l'île où il était le plus facile d'aborder. Les paysages enchanteurs de la verte Erin ne pouvaient manquer d'impressionner vivement Son Altesse ; ses cartons de voyages en font foi. La gaieté irlandaise, si justement renommée, dut également contribuer à l'amusement du jeune touriste.

Le 9 novembre 1858, le Prince qui atteignait ce jour-là sa dix-septième année, fut nommé colonel dans l'armée. La Gazette de Londres du lendemain (*the London Gazette*) renfermait le décret de Sa Majesté, annonçant "qu'il lui avait plu d'accorder à Son Altesse Royale Edouard Albert, Prince de Galles, plein pouvoir de revêtir et porter l'étoile, le collier et les autres insignes du très noble ordre de la jarretière, de s'asseoir dans la salle réservée au Prince de Galles, dans la chapelle royale de St. George, à Windsor, et de jouir de tous les droits et prérogatives appartenant à un chevalier compagnon du très noble ordre susdit, d'une manière aussi absolue et aussi parfaite que si Son Altesse Royale eût été formellement installée dans cette dignité."

Après avoir été ainsi mis au fait des devoirs qu'impose l'âge viril, dans lequel il venait d'entrer, le Prince résolut de poursuivre ses études, durant quelques temps au moins, et de se rendre à Rome dans ce but. Sur ces entrefaites, le frère de Lord Elgin, le Major Général Bruce, si connu et si aimé au Canada, fut nommé Gouverneur du Prince. On ne pouvait faire un choix de meilleur augure pour cette colonie. A la suite d'une courte visite qu'il fit à son illustre oncle, à Berlin, la Princesse Frédéric-Guillaume, de Prusse, il se dirigea vers l'Italie, accompagné de son gouverneur. C'est au début de ce voyage qu'il accomplit le premier acte de sa vie publique ; acte dont le souvenir restera éternellement gravé dans la mémoire des Canadiens. Les nobles luttres engagées par la mère-patrie avait fait naître dans cette grande colonie de l'Empire, le désir de s'associer aux sacrifices qui s'imposait la nation anglaise ; le monde sait combien ce pays a magnifiquement contribué pour le soulagement des victimes de la guerre de Crimée, et quelques mois plus tard pour celui des victimes de la

guerre de l'Inde. Mais là ne devait pas se borner le zèle de cette colonie. Elle fit la levée d'un régiment qui fut appelé le 100^e régiment, ou régiment canadien royal d'infanterie du Prince de Galles. Lors de leur débarquement en Angleterre, ces troupes furent cantonnées à Shorncliffe, près de Folkestone, où son Altesse Royale en fit la revue et, en leur donnant leurs drapeaux, leur fit le discours suivant :

"Lord Melville, Colonel de Rottenberg et officiers et soldats du 100^e régiment, c'est avec bonheur qu'avec le gracieux assentiment de la Reine, j'accomplis aujourd'hui le premier acte de ma vie publique en donnant ses drapeaux à un régiment qui est l'offrande spontanée du loyal et noble peuple canadien et auquel, suivant son désir, on a donné mon nom. Cette cérémonie est d'autant plus significative et solennelle qu'en confiant pour la première fois à votre garde ces emblèmes de la fidélité et de la valeur militaires, je dois non seulement parler en termes élogieux de votre entraînement dans l'armée nationale, mais encore publier hautement un acte qui fait connaître par quels serments liens se rattachent entre elles toutes les parties de notre vaste empire. Ma jeunesse et mon inexpérience ne me permettent d'exprimer qu'imparfaitement les sentiments que font naître en moi et votre loyauté et la prospérité dont jouit la grande province du Canada. Veuillez bien croire cependant que je suivrai avec un vif intérêt tous vos pas dans la noble carrière que vous avez embrassée ; je vous salue cordialement tout l'honneur et le succès qu'il est possible d'y atteindre."

Le Prince arriva dans la ville éternelle vers la fin de Janvier 1859 ; et lorsqu'il en eut passé en revue les monuments anciens et modernes, on le vit se remettre à l'étude avec calme et sans ostentation. Avant de s'y livrer cependant, il fit une visite au Pape. Cette visite est destinée à faire époque dans les fastes du Vatican où, depuis des siècles, aucun Prince du sang royal d'Angleterre n'avait mis le pied. Suivant le désir qu'en avait formulé la Reine, sa réception y eut lieu sans beaucoup d'apparat. En voyant entrer le Prince dans l'appartement où elle devait se faire, Sa Sainteté alla à sa rencontre et l'accueillit avec toute l'affabilité possible. Puis, Payant conduit à un siège où Elle le fit asseoir, Elle lia en français conversation avec lui. Cette entrevue, qui fut des plus agréables, quoique de courte durée, n'eut que le général Bruce pour témoin. Le Pape et le Prince se complimentèrent mutuellement et s'entretenirent de divers sujets se rapportant à la ville pontificale. On dit que Sa Sainteté, charmée par les manières et le caractère de son jeune visiteur, manifesta ensuite la plus haute opinion à son sujet. Comme le Prince se levait pour se retirer, le Pape le reconduisit jusqu'à l'entrée de l'appartement, en lui donnant toujours des marques du plus vif intérêt. Le séjour de son Altesse Royale à Rome fut interrompu par la guerre d'Italie. Il se rendit de là à Gibraltar et passa ensuite en Espagne et au Portugal. Il revint en Angleterre, le 25 juin 1859.

Ayant été puiser le goût de la littérature latine aux lieux mêmes qui furent son berceau, le Prince, peu de temps après son retour, suivit un cours classique régulier à l'Université d'Edinburgh, assistant chaque jour aux leçons qui s'y donnent, montrant beaucoup d'application et faisant de grands progrès dans les belles-lettres. Il le continua ensuite à Oxford, où son éducation se complétait de plus en plus, grâce aux soins de professeurs célèbres dans le monde entier par leur érudition, quand on le chargea de venir en Canada.

III.

DÉPART DU PRINCE POUR L'AMÉRIQUE.

Le 9 juillet, le yacht *Albert et Victoria*, à bord duquel se trouvaient son Altesse Royale et son auguste père, le Prince-Albert, entra dans la rade de Plymouth. Sa Majesté la Reine, les avait accompagnés quelque temps à bord du *Fairy*. A 9 heures et demie, le Prince, ayant été harangué par la corporation du bourg de Devonport, s'embarqua à bord du *Hero*, navire de 91 canons. Ce vaisseau commandé par le Capitaine Seymour, C. R. et accompagné de l'*Arriadne*, quitta la rade le lendemain à 7 heures du matin, au milieu du bruit des salves tirées par le *St. George* et l'*Esmerald*, la citadelle et les batteries du mont Edgmont. Comme le *Hero* approchait, la flotte de la Manche qui était ancrée à quatre milles du port s'échelonna sur deux lignes et la puissant navire passant majestueusement entre elles prit les devants. Les personnes suivantes, composant son entourage, s'embarquèrent avec son Altesse Royale : le Duc de New Castle, secrétaire d'État pour les colonies, le comte de St. Germain, grand-chambellan de la maison de la Reine, le Major général Bruce, Gouverneur du Prince ; le Dr.

(1) *Domestic memoirs of the Royal Family*, par Sir Folkestone William.